



CHRONIQUES ET NOTES

LA MUSIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

France

LES THÉÂTRES LYRIQUES

Padmavati, à l'Opéra.

Notre Académie nationale de musique et de danse a tenté de revenir à une formule d'art qui lui a valu jadis de beaux succès, et qui justifiait en tout cas sa double mission. Louis Laloy, en critique d'art avisé, a compris que le drame lyrique post-wagnérien répond assez mal aux aspirations des musiciens d'aujourd'hui. Et, comme le progrès est souvent un recommencement, il a offert à son ami Albert Roussel le thème d'un opéra-ballet.

Louis Laloy nous a expliqué que son intimité artistique et affectueuse avec Roussel datait de leur passage à la Schola, où tous deux avaient suivi le cours de composition de M. Vincent d'Indy. Ce petit point d'histoire ayant souvent été contesté, je crois bon de le noter en passant, afin de détruire certaines légendes. On sait la tendresse de Louis Laloy pour toute la littérature et la philosophie asiatiques. L'histoire du dévouement sublime de Padmavati, épouse du roi de Tchitor, lors de la prise de la ville par le sultan des Mogols, vers la fin du XIII^e siècle, lui parut fournir les éléments d'un spectacle émouvant et pittoresque.

Ce livret a été très discuté : mais je crois qu'on a fait porter à l'auteur des responsabilités qui incombaient uniquement à ses collaborateurs. Il ne faut pas confondre, en effet, une maladresse de réalisation avec une erreur de conception. On voit très bien ce qu'il y a d'insuffisant dans la réalisation de Padmavati : je n'aperçois pas, pour ma part, ce que l'on peut critiquer dans le sujet suivant.

Ratan-Sen, l'honnête roi de Tchitor, est en guerre avec le féroce Alaouddin, sultan des Mogols.

Un jour, Alaouddine se présente aux portes de la capitale de son ennemi. Il est sans armes et a pour seul compagnon un brahmane au visage rusé. Il demande à voir le roi pour devenir son allié et son frère. Ratan-Sen le reçoit avec les plus grands égards, malgré l'inquiétude que lui cause la présence de l'armée mogole qui s'infiltre sournoisement autour de la ville. Alaouddin se répand en paroles fleuries, mais au moment où Ratan-Sen lui présente la coupe d'alliance, l'hypocrite sultan retarde le rite en demandant à admirer les merveilles de Tchitor. Ratan-Sen, toujours courtois et délicat, se fait un devoir de combler les vœux de son hôte. Il fait défiler successivement devant lui ses guerriers, ses esclaves étrangères et même les danseuses du palais, « dont les tailles sont pareilles à des lianes d'or et dont les yeux, sous l'ombre des sourcils, ont l'éclat éloigné des lampes dans les sanctuaires. »

Alaouddin s'émerveille à la limite de l'émerveillement. Mais les coups d'œil complices qu'il échange à la dérobée avec son brahmane nous prouvent qu'il poursuit un autre dessein. Avec mille précautions oratoires, il parle de la beauté céleste de Padmavati, princesse de Singhal, épouse légitime de Ratan-Sen, et finit par avouer son désir ardent de contempler cette image vivante du lotus céleste. Le roi cède à regret à cette demande et fait apparaître Padmavati au balcon de son palais. Lorsqu'elle s'est retirée Alaouddin, se déclare si troublé par cette surnaturelle apparition qu'il remet à un autre jour la cérémonie de l'alliance et s'éloigne rapidement de Tchitor. Mais le brahmane demeure auprès de Ratan-Sen pour lui signifier les ordres de son maître. Comme gage de son amitié, Ratan-Sen livrera son épouse au sultan. Sinon, les Mogols attaqueront immédiatement la ville et en extermineront tous les habitants. La foule, indignée de cette trahison, massacre aussitôt l'insolent émissaire, en qui elle a reconnu un déserteur qui a machiné cette perfide mise en scène. Et le peuple de Tchitor se prépare à la guerre sainte.

Le second acte nous apprend que toute résistance a été vaine. Alaouddin est vainqueur. Padmavati et Ratan-Sen se sont réfugiés dans l'intérieur du temple de Siva. Le sultan leur a accordé une trêve jusqu'à l'aurore. Au lever du soleil, il vengera sur la cité entière le refus de son désir. Padmavati offre courageusement sa vie aux dieux inclements et accepte avec une amoureuse fierté de mourir aux côtés de son époux. Mais Ratan-Sen a le cœur déchiré à la pensée des supplices qui attendent ses fidèles sujets. Son devoir de souverain paternel entre en conflit dans son âme avec son amour conjugal. Bouleversé de pitié, il demande à la reine de sauver son peuple en se livrant au sultan : « Padmavati, songez aux mères qui verront leurs enfants égorgés ! Songez aux femmes que leurs maris ne défendront plus ! Songez aux jeunes filles dont le chant de noces sera la clameur d'agonie !... » Mais Padmavati ne veut pas que son époux charge son âme d'un tel crime. Elle le poignarde sans hésiter, aimant mieux le voir mort que coupable.

Alors, dans la nuit qui s'achève, les prêtres de Siva s'assemblent autour de la dépouille du roi et commencent les incantations. Padmavati va fièrement rejoindre dans la mort le maître aimé dont elle n'a pas voulu être séparée. Elle appelle ses femmes, qui lui apportent le peigne, le miroir, le collier et le voile de ses noces. Elle prend place sur son trône et préside la cérémonie funèbre. Les prêtres se livrent à des pratiques magiques. Ils font apparaître au milieu des assistants les six

messagères de Siva : les quatre filles blanches qui ont l'aspect de vampires et qui rôdent en flairant le sang, et les deux filles noires, Kali et Dourga, qui décrivent autour de Padmavati des cercles qui se resserrent peu à peu. Mais les prêtres procèdent à de nouvelles incantations. Les messagères de Siva sont transfigurées et apaisées. Devenues Apsaras, elles ornent de fleurs Ratan-Sen et Padmavati et accomplissent les rites des noces funèbres. Le bûcher flamboie. On y dépose le corps du roi, et Padmavati vient de se livrer aux flammes au moment où, dans l'aube pâle, le sultan Alaouddin, à la tête de ses troupes, force la porte du temple. Et le vainqueur contemple silencieusement les volutes de fumée où s'évapore son rêve...

Cette dramatique légende aux péripéties simples et larges fournit un thème lyrique et chorégraphique d'une indiscutable noblesse. Le premier acte, avec son atmosphère angoissante, avec son dialogue perfide et félin, est une tragédie de la jungle asiatique. Et la grande pantomime religieuse, où les puissances infernales viennent se mêler aux humains, offre une majesté religieuse d'un grand caractère. Ajoutons que le texte est écrit dans une langue d'une exceptionnelle saveur, une langue où tous les mots ont une valeur et leur harmonie. Certaines périodes sont déjà de la musique, une musique pleine de longues résonnances et de sourdes pulsations, comme celles des orchestres d'Extrême Orient. Je ne vois pas ce qu'on peut reprocher à un livret de cette valeur.

Par contre, je vois très bien les objections que soulève la réalisation chorégraphique de cet opéra-ballet. Cette réalisation avait une importance particulière. Pour conserver un équilibre heureux entre les deux parties de l'ouvrage, la grande scène finale devait présenter un pathétique aussi puissant que les scènes chantées. Le drame devait être exprimé aussi éloquemment par le vocabulaire plastique que par le texte du poète. Il n'en fut rien. La pauvreté d'invention du maître de ballet de l'Opéra a dépassé toutes les limites imaginables. On se demande comment les auteurs ont pu accepter au cours des répétitions une réalisation aussi décevante de leur idéal. Et c'est grand dommage pour la pauvre Padmavati, qui était digne d'un meilleur sort.

La musique de M. Albert Roussel a obtenu un très vif succès. Il se dégage de cette partition une générosité de sentiments et une noblesse de pensée, auxquelles personne ne saurait demeurer rebelle. Il y a dans cette musique un peu dense, un peu compacte, dans l'emploi émouvant des chœurs et dans l'ampleur des progressions, une force secrète qui subjugue une salle. Cette œuvre, qui ne fait aucune concession au public, est de celles auxquelles un public ne songe pas à résister. La foule respecte instinctivement un effort aussi désintéressé.

Cette constatation faite, on me permettra bien, je l'espère, de pousser un peu plus loin, dans un seul but de curiosité technique, l'analyse de cet art singulier. Padmavati, qui est pourtant une œuvre récente, n'a pas été écrite dans le style néo-gallican de la Symphonie ou de la Fête de Printemps. Son style est celui des Évocations et du Festin de l'Araignée. J'estime qu'on est en train de créer autour du probe artiste qu'est Albert Roussel un certain nombre de légendes assez maladroites. C'est ainsi que les jeunes politiciens de la musique ont voulu incorporer de force cet indépendant, dont la réserve est fort aristocratique, dans le parti bruyant de l'extrême-gauche. On l'a décrit comme un novateur hardi, un révolutionnaire indomptable, un précurseur aux audaces dérou-

tantes. Je crois sincèrement que ces commentateurs font fausse route. J'avoue pour ma part que je ne découvre dans l'art du compositeur de Padmavati aucun de ces caractéristiques.

Roussel est un artiste d'une haute conscience, mais je n'aperçois pas en lui un technicien d'une témérité déconcertante. Tout au contraire j'ai l'impression que la noblesse de son idéal est souvent trahie par l'imperfection de son « métier ». On rencontre dans son écriture non pas une obscurité ou une complexité intimidantes mais une sorte de gêne et de gaucherie tout à fait caractéristiques. Son « tempérament harmonique » me semble, en particulier, extraordinairement indécis. Ses admirateurs se plaisent à déclarer en souriant qu'il écrit de la musique sans basses. L'observation est juste. Les harmonies de Roussel sont instables et comme inachevées. On croit deviner quelque chose de mal dégrossi dans cette technique. On y retrouve cette sorte d'inquiétude et d'irrésolution qui tourmente les âmes délicates. Roussel cherche encore son style et son véritable vocabulaire.

Le spectacle de cette angoisse de créateur, rapproché de la magnifique assurance des médiocres, est évidemment émouvant et noble. Beaucoup de mes contemporains l'admirent sans réserve. Mais j'avoue très franchement et très humblement que l'infailibilité de plume, la lucidité, la précision et la netteté de réalisation d'un Fauré, d'un Debussy ou d'un Ravel sont des vertus qui me gâtent un peu ces perpétuels tâtonnements. L'écriture de Roussel, sa technique professionnelle ne me semblent pas à la hauteur de son rêve généreux. La maladresse de son écriture vocale s'est révélée dans Padmavati aux oreilles les plus sympathiquement prévenues en sa faveur. Son invention rythmique me semble extrêmement timide et ses idées mélodiques, qui n'échappent pas toujours à une certaine banalité, se développent par répétition symétrique avec la plus grande modestie. Et je ne trouve dans son orchestre trop compact aucune combinaison de timbres réellement personnelle.

Comment, dans ces conditions, l'art d'Albert Roussel peut-il exercer sur nous une influence aussi directe ? Voilà ce que je ne me charge pas d'expliquer. Cet art est le triomphe de l'idéalisme, On sent que l'esprit y domine la matière. Il est vain de chercher son secret en étudiant la partition de piano : il faut se laisser pénétrer par le souffle ardent du lyrisme qui émane de son exécution théâtrale. Par certains côtés, l'écriture de Roussel fait penser à celle de Berlioz. Je ne saurais résumer plus honnêtement mes restrictions et mes éloges.

L'Opéra a fait un effort considérable pour encadrer dignement l'œuvre de son secrétaire général. La décoration de M. Valdo-Barbey est extrêmement réussie. Le château gris du premier acte, avec les belles taches de couleur qui glissent sur les murailles, est une des plus belles visions que nous ait offertes M. Rouché. Il faut louer tout particulièrement aussi le travail de M. Chéreau, qui a réalisé des mouvements de foule et des groupements de figuration d'une beauté saisissante. L'interprétation, qui réunit les noms de MM. Rouart, Frantz, Fabert, Podesta et de M^{lle} Lapeyrette, est d'une heureuse tenue. Les danseuses ont fait de leur mieux pour masquer l'indigence des thèmes confiés à leurs pieds légers. Et Philippe Gaubert a conduit le spectacle avec cette autorité et cette clarté qui font de lui le modèle des traducteurs jurés lorsqu'il s'agit de rendre intelligible à une foule un texte hérissé de parenthèses et d'incidentes.

ÉMILE VUILLERMOZ.